

## A Téhéran, Azar Nafisi a appris à ses étudiantes à vivre libre grâce à la littérature

Article paru dans l'édition du 20.02.04

### D'Azar Nafisi à Henry Laurens, plusieurs regards sur l'effervescence actuelle de la région

**L**olita à Téhéran. Délicieux paradoxe. Et bien plus encore. De 1979 à 1997, Azar Nafisi a survécu à la répression islamiste en enseignant à ses étudiantes les chefs-d'œuvre « décadents » de la littérature occidentale, notamment le *Lolita* de Nabokov. Car, dit-elle, s'il fallait choisir une seule œuvre de fiction qui fit écho à nos vies sous la férule de l'Iran révolutionnaire, ce serait *Lolita*. Histoire d'une identité confisquée, d'un fantasme solipsiste, *Lolita* est devenue emblématique : « Nous aussi nous étions devenus une bribe du rêve de quelqu'un d'autre, explique Nafisi, d'un ayatollah austère ou d'un philosophe-roi. » Assez frêle, le nez aquilin, les yeux profonds et le visage sculpté par le temps, Nafisi se souvient de ces années passées à chercher le salut dans les livres. Impossible alors d'isoler la littérature d'un contexte politique qui envahit les moindres recoins de l'espace intime.

### SÉMINAIRE CLANDESTIN

Après des études en Europe et aux Etats-Unis, Nafisi est rentrée au pays à la veille de la révolution et, contre vents et marées, elle a enseigné la littérature anglaise et américaine à l'université de Téhéran. En 1981, elle est démise de ses fonctions parce qu'elle refuse de porter le voile. Six ans plus tard, en pleine guerre Iran-Irak et dans un climat d'intenses pressions politiques, on lui offre un poste à l'Université libre islamique, puis à l'université Allameh-Tabatabai de Téhéran. Mais, à l'automne 1995, écoeurée et à bout de forces, Nafisi démissionne pour se consacrer à un rêve. Elle choisit sept jeunes femmes parmi ses élèves et anime clandestinement un séminaire de littérature. James, Nabokov, Woolf, Bellow, Austen et Joyce se révèlent comme autant de clefs donnant accès à un univers où la sensualité et la liberté ne sont pas frappées d'interdit.

C'est cette périlleuse aventure qu'Azar Nafisi raconte magnifiquement dans *Lire Lolita à Téhéran*. Avec un style limpide, elle tisse un récit autobiographique où les souvenirs de lecture sont inextricablement liés aux convulsions de la République islamique. Alors que la tyrannie bat son plein à l'extérieur, c'est entre les murs de son appartement que Nafisi initie ses étudiantes - issues pour certaines de milieux très conservateurs - aux dilemmes des héroïnes jamesiennes et aux passions feutrées des personnages d'Austen. Au contact des textes, comme touchées par une grâce discrète et lumineuse, les jeunes femmes se dévoilent pour se raconter elles aussi, au détour d'un commentaire littéraire.

Avec aplomb, Nafisi propose une analyse d'œuvres littéraires qui dépasse l'étude strictement textuelle. Elle met à nu les nombreuses articulations entre littérature et chose publique. « Le propre des régimes totalitaires, c'est de confondre la réalité et la fiction. Voilà pourquoi Madame Bovary devient une œuvre dangereuse », dit-elle. Aussi s'agit-il, dans un monde où « le censeur est le rival du poète », de recouvrir par la fiction « la couleur des rêves ». Le roman fait éclore l'expérience sensuelle d'autres mondes qui livrent accès à des espaces imaginaires permettant à l'individu de survivre à la tyrannie. Les lecteurs sont nés libres, rappelle Nafisi en un clin d'œil à Nabokov, à eux de choisir ! « Si l'Etat totalitaire vous arrache la foi en l'humain, connaître, aimer Shakespeare ou James vous restitue un peu de cette foi. » C'est presque une réponse impulsive. Le carcan totalitaire nie l'individu, explique Nafisi, et pour se réapproprier la singularité, il faut lire, écrire. « C'est comme les Mille et Une Nuits, continue-t-elle. L'histoire de Shéhérazade est d'une extraordinaire intelligence. Elle refuse de parler au roi dans son propre langage. Et elle l'attire dans un royaume d'histoires aux mondes bigarrés. Elle transforme le roi. C'est pareil pour moi avec l'Iran. J'ai transformé ma réalité par la littérature. » Chemin faisant, Nafisi a accompagné ses étudiantes dans leur propre métamorphose et l'apprentissage de leur dignité de femme.

### LE REFUS DE L'EXIL

Longtemps elle a été terrorisée par les abus du régime et le cataclysme de la guerre, mais son mari et elle-même se sont obstinément refusés à quitter l'Iran. « Notre manière d'être représentait à elle seule un défi pour le régime. » A cette époque, Nafisi souhaitait prendre part à l'évolution d'une société qui semblait inexorablement contredire le monde auquel elle avait rêvé, à l'aube de la révolution. En terre natale, elle s'est alors sentie en exil, dépoignée de son identité. Elle se souvient encore des arrestations, des exécutions, du bruit des sirènes, sinistre prélude aux pluies de missiles. Et de sa solitude, de sa colère.

Puis, un jour, elle s'est résolue à quitter l'Iran, « les valises pleines de papiers et de photos », se souvient-elle. Faute de mieux, tel le *Pnin* de Nabokov, Nafisi s'est bâti un monde « transportable ». Elle donne aujourd'hui un cours intitulé « politique et culture » à l'université Johns-Hopkins à Washington. Elle continue de parler d'Austen et de Nabokov, mais elle a ajouté à son cursus plusieurs écrivains iraniens. « Il est tout aussi important que les Américains lisent le poète Rumi. Je défends une culture sans frontières », précise-t-elle. D'ailleurs, observé à travers le prisme du temps et de l'espace, l'Iran lui semble étrangement plus saisissable qu'auparavant. Si l'éloignement a refoulé les démons de l'oppression, il n'est pas près d'éteindre le souvenir des poètes et des hommes.

P/

Lila Azam Zanganeh